

S^t Jean de Luz (2 février 2023)

Nous nous retrouvons à 10h00 à la croix d'Arxilua, qui domine le bord de mer au sud de Saint Jean de Luz... Nous sommes quatorze à apprécier la belle journée ensoleillée qui se prépare... Nous apercevons la fameuse croix dès notre arrivée et aussitôt après admirons depuis celle-ci, en contrebas, la côte rocheuse découverte aujourd'hui à marée basse...



Au loin, les falaises de Bidart et de Biarritz, le Rocher de la Vierge... L'océan est calme mais une faible houle crée de belles vagues tout au long de la côte.



Nous empruntons aussitôt, vers le sud, le sentier du littoral qui va nous mener en moins d'une heure jusqu'à la rade de S^t Jean de Luz.



Après être passé au-dessus de la crique de la « pile d'assiettes », nous débouchons sur la petite crique du « dos de la baleine », peu connue, qui laisse découvrir une minuscule plage à marée basse, mais dont l'accès est désormais interdit en raison des risques d'éboulement...



Ne pouvant poursuivre notre périple côtier, Jeanine profite de ce bel endroit pour immortaliser l'instant... Il ne manque qu'elle...



Contraints de quitter la côte, nous remontons dans les faubourgs huppés de la ville et au passage, nous nous arrêtons à la crypte de Saint Firmin où les photographes s'en donnent à cœur joie !



Quelques minutes plus tard, nous découvrons la rade, dominée au loin par les « Trois couronnes », aujourd'hui poudrées d'un délicieux voile blanc et par le Jaïzkibel, tout proche. La rade est défendue des assauts de l'océan par ses trois digues, elles-mêmes protégées par d'énormes blocs de béton... : S^{te} Barbe à nos pieds, l'Artha au centre encadrée par les deux passes, et Socoa au loin...



Le point de vue est superbe mais dangereux, dominant l'océan...du haut de la falaise. Pourtant ce bel endroit semble avoir été choisi, à proximité de la chapelle Sainte-Barbe, pour être le théâtre de nombreux gestes désespérés...

Malaise...



Poursuivant notre promenade côtière à proximité du centre-ville, la plupart d'entre nous choisit une incursion sur la plage, rendue possible par le sable durci à marée basse. Nos randonneuses emmitouflées observent avec curiosité quelques ours et ourses blancs ayant choisi de braver courageusement les flots glacés en plein mois de janvier...



A l'extrémité sud de la plage, nous voici au terme de notre périple luzien, tout près du port. Au-delà du chenal, la ville de Ciboure. Nous faisons donc demi-tour et rejoignons ceux d'entre nous qui craignaient les efforts de la marche ensablée...



Le retour s'effectue par la promenade du bord de mer, jalonnée de nombreuses références à l'histoire de la ville et aux illustres personnages qui en ont fait la promotion touristique internationale.

Saint-Jean-de-Luz face à la mer

Le quartier disparu



La baie de Saint-Jean-de-Luz au XVII^e siècle

Bien à l'abri derrière les importantes falaises de Socaco et de Sainte-Barthe qui ferment alors partiellement la baie, Saint-Jean-de-Luz est, jusqu'au XVIII^e siècle, une ville prospère grâce à une importante activité maritime.

Mais au fil du temps, la mer, la pluie et le vent effritent les protections naturelles et à partir de 1670, la ville est régulièrement inondée.

En 1675, une première maison du quartier dit "de la Barre" est renversée par les flots et les jetées qui protègent le chenal d'entrée de la Nivelle sont emportées.

Dès 1686, le Maréchal de Vauban préconise la fermeture partielle de la baie par deux grands digues. Fuite de moyens, le projet est abandonné.

Malgré un premier mur de protection de 400 mètres édifié sur la plage en 1707, la ville vit tous les ans au rythme des tempêtes.

Chaque année, le mur est reconstruit, allongé, renforcé et doublé, mais les dégâts sont de plus en plus importants.

En 1749, sept maisons sont renversées par les flots et 140 habitations doivent être abandonnées.

En 1782, la mer emmène tous les ouvrages de protection et envahit le quartier de la Barre détruisant 40 maisons dont l'important couvent des Ursulines.

L'entrée du port, régulièrement ensablée, est impénétrable et l'activité portuaire est réduite. Découragés, les Luciens quittent la ville, la population chute de deux tiers en 25 ans.

Les quelques travaux de protection réalisés sous Louis XVI ne vont pas empêcher huit jours de tempête de balayer tout le quartier en 1822, soit plus d'un quart de la cité.



Sébastien Le Prestre (1633-1707) Ingénieur de la marine et spécialiste des fortifications de Louis XIV



Le quartier disparu

Les premiers "étrangers"

Dès le début du XVIII^e siècle, Saint-Jean-de-Luz attire par la douceur de son climat et la beauté de son site, les premiers "étrangers".

Au XIV^e siècle, la vogue des bains de mer, dont les effets thérapeutiques viennent d'être reconnus, provoque un engouement sans précédent pour la ville.

A partir de 1854, la Côte basque est à la mode grâce à Napoléon III. Il y réside régulièrement avec sa femme, l'Impératrice Eugénie de Montijo qui affectionne particulièrement les loisirs nautiques.

Dès 1856, la ville compte 4 hôtels et 80 maisons garnies offrant leurs appartements aux voyageurs.

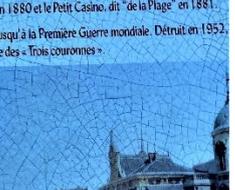
L'arrivée du chemin de fer en 1864 accroît la fréquentation de ceux que l'on appelle toujours les "étrangers" : Anglais pendant l'hiver, Espagnols et Français en été.

L'hôtel d'Angleterre, érigé en 1891, reste longtemps le seul palace.

Avec l'hôtel de la Plage qui lui sert d'aîné, il offre 140 chambres et abrite le club anglais.

Les étrangers ayant besoin de distractions, le Grand Casino est construit à Ace Errota, sur le boulevard Thiers en 1880 et le Petit Casino, dit "de la Plage" en 1881.

Ce dernier fonctionne jusqu'à la Première Guerre mondiale. Détruit en 1952, remplacé par l'immeuble des « Trois couronnes ».



... sans oublier les moins illustres, mais faisant néanmoins partie de cette histoire... Un arbre bizarre attire notre attention... Ressemble-t-il à un serpent ? à ET ?

Les kaskarots

Les villes de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure ont vu subsister, jusqu'à la fin du XX^e siècle, une population particulière dénommée kaskarot (kaskar : de peu de valeur).

Leur origine est mal connue : on les dit descendants des cagots, ces « fils de goths » établis dans la région dès l'an mil ou de Bohémiens, d'Arabes errants après la défaite de Poitiers ou de Morisques expulsés d'Espagne.

Dès le Moyen-Âge, les cagots sont exclus de la société car soupçonnés de transmettre la lèpre.

Repoussés à l'extérieur des villages, tenus de se marier entre eux, il leur est interdit de boire l'eau des fontaines ou de toucher les aliments.



Les kaskarots courent nu-pieds jusqu'à Bayonne pour vendre leur poisson.



Une communauté s'installe au quartier de la Barre, face à la rue de la République, dans les maisons ruinées par les inondations.

A la guerre ou à la pêche, les hommes sont absents plusieurs mois par an.

Les femmes occupent les emplois les plus durs, notamment dans la préparation et la vente des petits poissons.

Jusqu'en 1778, la pêche est débarquée directement sur la plage car les marchands de morue interdisent l'accès du port aux sardiniers.

Ce sont les kaskarots qui négocient le poisson, directement au bateau et courent le vendre, panier sur la tête, au marché de Bayonne.

La nuit, elles sont filetières, remaillant les filets des pêcheurs.

Quelques années plus tard, l'abondance des pêches fait naître toute une industrie. Les kaskarots fournissent alors une partie de la main d'œuvre des « presseries » où l'on apprête et sale la sardine.

La rue de la République, dernier bastion des kaskarots, se souvient de ces femmes hautes en couleurs qui ont marqué l'histoire de la ville.

En 1320, le Roi Philippe Le Long les accuse d'empoisonner les puits et ordonne leur massacre.

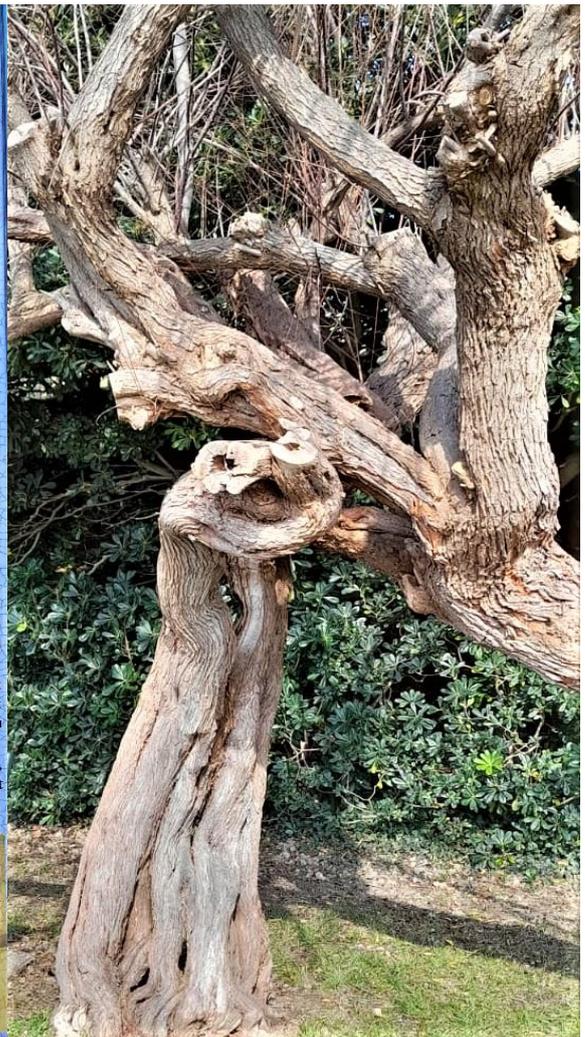
La plupart se réfugient en Pays Basque, protégés par le Parlement de Navarre qui échappe à l'autorité royale.

Le bois étant la seule matière réputée ne pas transmettre la lèpre, ils deviennent bûcherons, charpentiers de bateaux, tonneliers...

Les femmes sont cartomancières ou guérisseuses et souvent de réputation légère. Elles seront les victimes toutes désignées des procès de sorcellerie du XVII^e siècle.

En 1684, le Roi Louis XIV lève les interdits pesant sur les cagots contre le paiement de leurs impôts.

Au fil des années, ils se mêlent à la population de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure, participant à la vie économique, centrée sur l'activité maritime.



La faim se fait sentir et nous choisissons de confortables bancs abrités sur la colline de S^{te} Barbe pour nous restaurer dans les meilleures conditions. A l'issue du pique-nique, Jean-Claude met à profit la fin de ce repas ensoleillé pour nous faire part d'un alléchant projet de déplacement en Espagne à l'occasion de la semaine sainte (jeudi 6 et vendredi 7 avril) : Visite de la ville de Bilbao et surtout une exceptionnelle représentation vivante de la Passion du Christ à Balmaseda, trente kilomètres plus haut sud. L'idée a suscité un vif intérêt parmi les randonneurs d'aujourd'hui...

Malheureusement, peu de temps après notre randonnée, Jean-Claude a appris qu'aucune chambre d'hôtel n'était disponible... 😊 Le projet est donc reporté à l'an prochain...



Peu de temps après cette halte, nous revenons sur nos pas en empruntant de nouveau le sentier du littoral vers la croix d'Arxilua où une surprise nous attend...



C'est aujourd'hui la **Chandeleur**... Aussi, de retour à nos véhicules, nous organisons une petite collation sucrée, au soleil, chacun dépliant qui des crêpes, qui du cidre, pour régaler l'assistance de sa spécialité préférée...

